

par le fait de leur grande douleur et de leur incompréhension face aux nouvelles femmes que sont devenues leurs compagnes. Ne comprenant pas, ils attaquent et se mettent en colère. Il n'y a rien là que de très normal et de parfaitement humain, ni masculin ni féminin, tout bonnement et tout bêtement humain. Et c'est cette humanité retrouvée et re-donnée – comme un don – qui a permis à Diane Kurys et surtout à Margarethe von Trotta de créer des personnages masculins authentiques et qui ne tombent jamais dans la caricature. Plutôt que de les critiquer, il faudrait bien plutôt les féliciter pour ce souci de véracité.

Les deux films européens, qui sont aussi les deux films réalisés par des

femmes, sont marqués d'une pesanteur tragique et d'un sentiment pessimiste de l'existence alors que celui du réalisateur américain vibre d'un optimisme bon enfant. Serait-ce là un effet de sensibilités différentes – la femme ayant tendance à envisager les choses sous un angle plus alarmiste – ou de mentalités elles aussi différentes – le positivisme américain opposé au défaitisme des vieux pays – ? Ces films seraient-ils l'expression, d'une part, d'une sensibilité contemplative et analytique, c'est-à-dire européenne et supposément féminine, et, d'autre part, d'une sensibilité plus pragmatique et tendue vers l'action, c'est-à-dire américaine et prétendument masculine. Je ne saurais vraiment le dire ni n'oserais

affirmer sans l'ombre du moindre doute que tel est le cas, mais il me semble que ces films sont vraiment l'expression de deux continents différents si ce n'est de deux sensibilités aussi strictement catégorisées... tant je veux croire qu'il y a du féminin et du masculin en chacun de nous et tant il est vrai que les notions de féminité et de masculinité ont déjà changé et ne cessent de fluctuer; c'est d'ailleurs ce qu'ont tenté de nous montrer ces trois films et prononcer une telle affirmation serait en quelque sorte nier cette belle et respectable tentative de conciliation.

*Simone Suchet est membre-présidente de l'Association québécoise des critiques de cinéma.*

*La vieille servante du presbytère  
reprisait au balcon  
de noires chaussettes.  
Sa main reposait dans la chaussette usée  
comme la pomme ridée d'une nature-morte.*

*Un grillage de plus en plus serré se tissait, les brins se croisaient,  
s'empilaient et se fondaient dans la chaussette enfin reprise.*

*Le ciel noir l'attirait comme un travail bien fait.*

*Le ciel étoilé la désespérait.*

*Parfois, avec les années, un moineau venait lui tenir un bout de chemin,  
il sautillait sur sa tête, tirait un cheveu sel, un poivre par-là,  
peut-être, décidait-il aussi d'y construire un nid.*

*Un jour, alors que la vieille servante pleurait,  
intrigué il s'approcha, se percha sur son nez, hocha la tête  
et lui picora les yeux.*

*Il ne resta bientôt plus que l'immense trou noir  
d'un travail bien fait.*

*Marie La Palme Reyes  
Geneviève La Palme*